

**LA  
FRANCOPHONIE  
AU  
FÉMININ**

**UN ESPACE**

**À INVENTER**

**MÉMOIRE**



**D'ENCRIER**

**LA FRANCOPHONIE AU FÉMININ  
UN ESPACE À INVENTER**

**MÉMOIRE**   
**D'ENCRIER**

1260, RUE BÉLANGER — BUREAU 201  
MONTRÉAL, QUÉBEC H2S 1H9  
INFO@MEMOIRENCRIER.COM  
MEMOIRENCRIER.COM

**LA  
FRANCOPHONIE  
AU  
FÉMININ**

**UN ESPACE**

**À INVENTER**

**SOUS LA DIRECTION DE  
LISE GAUVIN ET FAWZIA ZOUARI**





**DANS LA MYTHOLOGIE VAUDOU,  
LEGBA SYMBOLISE LE PASSAGE DU VISIBLE  
À L'INVISIBLE, DE L'HUMAIN AUX MYSTÈRES.**

**LEGBA EST LE DIEU  
DES ÉCRIVAINS**

**CINQUIÈME RENCONTRE  
DU PARLEMENT DES  
ÉCRIVAINES FRANCOPHONES  
MONTRÉAL, 2024**

## INTRODUCTION





*Une francophonie revisitée  
et resémantisée*

Le festival Metropolis bleu, en partenariat avec l'Académie des lettres du Québec, a eu le plaisir et l'honneur d'accueillir à Montréal, du 24 au 28 avril derniers, la cinquième rencontre internationale du Parlement des écrivaines francophones. Des membres venues des cinq continents ont joint leur voix à celle des écrivaines québécoises pour proposer la création d'un nouvel espace littéraire que nous nommons *la francophonie au féminin*. Après les rencontres d'Orléans (2018, 2019), de Iasi (Roumanie, 2021), de Beyrouth (2022) et de Martinique (2023, rencontre portant plus particulièrement sur l'œuvre de Césaire), le Parlement a souhaité venir au Québec pour créer un espace de parole et de réflexion duquel une nouvelle conception de la francophonie peut émerger.

À quoi correspond, d'un point de vue féminin, la notion de francophonie? Que signifie aujourd'hui écrire en français? Pour qui? Pourquoi? Quelles sont les conditions de l'écriture dans diverses aires francophones? Quels en sont les enjeux? Tels sont les sujets qui ont été explorés au cours de cette rencontre. La présence

chaleureuse du public et l'importance des questions abordées nous ont incitées à rassembler nos débats sous forme de livre afin de continuer à faire partager et à alimenter la réflexion sur ces vastes sujets.

Fondé en 2017 par la romancière et journaliste Fawzia Zouari, d'origine tunisienne, le Parlement des écrivaines francophones s'est donné comme objectif d'amplifier la voix des femmes qui écrivent, d'accroître leur visibilité en leur offrant des espaces de prise de parole sur les grandes questions qui secouent nos sociétés. À Fawzia se sont associées dès le début Leila Slimani, romancière d'origine marocaine, et Sedef Ecer, romancière et auteure dramatique d'origine turque, pour créer un collectif voué à la défense de la liberté, de la laïcité et des droits de la personne ainsi qu'au soutien des intellectuelles en danger, collectif qui se veut également une occasion de débattre sur l'écriture, la langue française et l'actualité. La première réunion du Parlement a eu lieu à Orléans les 27 et 28 septembre 2018, en présence d'une soixantaine d'écrivaines, et s'est terminée par la signature d'un manifeste publié dans le journal *Le Monde* le 28 septembre 2018 sous le titre : « Liberté, égalité, féminité ». En voici le début :

Nous, écrivaines francophones, réunies ce 28 septembre à Orléans pour notre première session parlementaire, avons décidé de parler ensemble, d'une seule voix et dans la même langue. Parce que nous sommes souvent questionnées et que nous n'arrivons pas à répondre, parce que d'autres

parlent à notre place, parce que nous avons envie d'être écoutées, sur nous-mêmes, sur notre propre sort, sur le monde où nous vivons et qui n'est pas si tendre avec nous. Nous voulons sortir du silence, et puisque nous disposons du pouvoir des mots, nous nous arrogeons cette parole collective et ce droit de regard sur une histoire qui continue de se faire sans nous.

Constitué en association depuis 2020, le Parlement des écrivaines francophones est soutenu par l'Organisation internationale de la francophonie. Sa vocation est d'affirmer le rôle des femmes dans la littérature francophone et d'accroître la visibilité de leur regard et de leur prise de parole sur les affaires de la cité.

Il est de bon ton, dans certains milieux littéraires, de jeter le discrédit sur la notion de francophonie, trop souvent associée au contexte de la colonisation. Un certain manifeste intitulé « Pour une "littérature-monde" en français », publié en 2007 dans le journal *Le Monde*, proclamait, dans une formule lapidaire, la fin de la francophonie. En désaccord avec cette assertion, nous avons alors cru nécessaire, à l'Académie des lettres du Québec, en 2008, d'organiser un colloque ayant pour titre *Les littératures de langue française à l'heure de la mondialisation* (Hurtubise, 2010) afin de remettre les pendules à l'heure et d'insister sur le fait qu'il ne suffisait pas de constater que les prix littéraires français de l'automne étaient décernés à des écrivains venus d'ailleurs pour décréter que la francophonie n'avait plus

aucune pertinence. À ce colloque participa Jean-Marie Gustave Le Clézio, qui, quelques jours à peine après l'annonce de son prix Nobel, déclara à Montréal, dans son allocution prononcée devant le public de notre Bibliothèque nationale, que pour lui « le français est beaucoup plus qu'une langue. Il est un lieu d'échanges et de rencontres. » On ne saurait mieux dire. J'ajoute qu'au Québec, dont la langue officielle est le français, l'appartenance à la francophonie revêt une importance particulière puisque nous faisons partie de l'exception culturelle nord-américaine, c'est-à-dire des 2% de locuteurs français. L'existence du tout-monde francophone nous rappelle que nous ne sommes pas seuls.

Ainsi la langue française, qui ne se concentre pas dans un continent, bénéficie-t-elle d'une dimension archipélique (Glissant) qui lui permet de se développer de façon différente selon ses points d'ancrage et d'échapper à une globalisation qui risquerait de se confondre avec l'uniformisation. Autant la francophonie peut être considérée comme une chance pour la langue française, en lui assurant un renouvellement plus riche et plus diversifié du fait de n'être pas confinée à un seul territoire, autant cette même langue est un apport précieux dans une Amérique menacée de monolinguisme.

La francophonie littéraire recouvre toutefois un vaste ensemble hétérogène qui résiste à toute grille simplificatrice. Quelles que soient les disparités socio-culturelles dans lesquelles évoluent les écrivains, ils ont en commun, du moins pour tous ceux qui vivent hors de l'Hexagone, d'écrire à la croisée des langues, dans des

contextes où le français se trouve en relation concurrentielle, parfois conflictuelle, avec d'autres langues. Pour l'écrivain francophone, la langue devient ainsi un lieu de réflexion privilégié et l'oblige à développer ce que j'appelle *une surconscience linguistique*, c'est-à-dire une conscience de la langue comme territoire imaginaire à la fois ouvert et contraint. Condamnés à penser leur langue d'écriture, ces écrivains adoptent ainsi une posture exemplaire pour toute démarche d'écriture. Cependant, penser la langue, est-il besoin de le préciser, c'est aussi penser le monde dans lequel elle est pratiquée, et penser le monde auquel les écrits s'adressent. Un monde où la voix des femmes a souvent été brimée, sinon interdite. Cette voix aux multiples tonalités, le Parlement des écrivaines francophones s'est donné le mandat de la faire entendre.

Lieu de solidarité et de sororité, lieu de rencontres et de débats, notre Parlement compte à ce jour cent quatre-vingts membres, qu'un document récent présente en ces termes : « Avec des profils géographiques générationnels très variés, ses membres sont issues de traditions, de langues et de religions différentes, et elles ont en partage la langue française, qu'elles métissent avec leurs souffles singuliers, leurs valeurs, leurs rêves et leurs combats. » En nous appuyant sur cette présence, nous croyions qu'il était temps de déconstruire certaines idées reçues concernant la francophonie, de la *revisiter* et de la *resémantiser*, bref de la définir au féminin, c'est-à-dire de l'inventer. Au cours de cette rencontre, nous avons tenté de défricher cette nouvelle approche, d'en

discuter les enjeux et les retombées. Comme l'exprime bien Fawzia Zouari, « il ne s'agit pas tant de demander d'autres droits à octroyer aux femmes que de poser la question de leur pouvoir à réparer le monde et de l'urgence de cette réparation. Réparer le monde, c'est-à-dire le penser autrement, le libérer de ses démons, lui éviter le pire qui s'annonce<sup>1</sup>. »

C'est tout cela que nous avons exploré pendant ces journées qui ont réuni des écrivaines québécoises en dialogue avec des auteures venues du Liban, du Maroc, d'Afrique, de Belgique, des Antilles et de France, du Canada et des États-Unis. La rencontre inaugurale portant sur les enjeux de la francophonie au féminin, les participantes se sont demandé dans quelle mesure le regard que les écrivaines portent sur le monde contribue à le changer.

Deux tables rondes ont eu lieu par la suite, à l'Université de Montréal et à la librairie Gallimard. Elles ont porté sur les premiers textes et les circonstances de la prise de parole des femmes ainsi que sur les modalités de l'écriture en français. Une autre table ronde, tenue à l'Hôtel 10, a permis de discuter de la situation de l'écrivaine francophone dans les Amériques.

Des lectures ont eu lieu à l'Hôtel 10 ainsi qu'à la librairie Le Port de tête, où nous avons présenté les dernières publications du Parlement des écrivaines francophones. Nous avons proposé également une nouvelle

1. Fawzia Zouari, « L'appel de Martinique des écrivaines francophones », *France-Antilles*, 14 décembre 2023.

version d'un procès que nous avons déjà eu l'occasion de présenter dans différents pays, dont le titre est : « Les femmes qui écrivent sont-elles dangereuses ? » Nous avons eu aussi le privilège d'une invitation à rencontrer la mairesse, Valérie Plante, à l'hôtel de ville de Montréal, lors d'un petit-déjeuner convivial et chaleureux.

Le Parlement des écrivaines francophones est un espace de solidarité, de sororité, d'amitié en écriture. Bref, un soutien et une occasion d'échanges exceptionnels dont la présence à Montréal est un événement littéraire d'importance. Nous croyons également que nous pouvons offrir un apport particulier à cette francophonie au féminin, car la tradition de l'écriture au féminin a toujours été très vivante dans la littérature québécoise et c'est précisément cette expérience que nous souhaitons transmettre afin qu'elle devienne aussi présente et vibrante dans les divers lieux de la francophonie.



*Le Québec comme emblème  
d'un féminin francophone*

Je voudrais d'abord vous remercier de nous avoir accueillies dans les Amériques, au Québec et, bien sûr, à Montréal. Remercier les éléments climatiques qui ont fait en sorte que nous ayons pu voir la neige fin avril! Remercier tous ceux qui ont rendu cette rencontre possible; qui vont relayer par notre présence la voix des écrivaines et fournir un espace de parole et d'espoir à travers la plume des femmes.

Notre sujet est le suivant: comment définir et appréhender la francophonie? Comment relever la polysémie du mot? Mais aussi comment éviter la confusion et le flou entre la francophonie comme idée, comme concept et comme institution politique et administrative? C'est quoi, en fait, la francophonie? Est-ce que c'est un espace géographique, historique, linguistique, ou tout cela à la fois? Est-ce l'usage du français ou bien l'ensemble des usagers du français? Mais pourquoi donc, me direz-vous, faut-il à tout prix chercher des définitions et des repères là où les écrivains aiment à se jouer des définitions et repères, là où le métier d'écrire privilégie les espaces non balisés? N'empêche. Il y a un repère que

nous devons retenir. Un seul repère, qui est celui de la langue. La langue française, en l'occurrence. Parce que le français fonde l'idée première du Parlement. Parce que nous partageons une langue qui nous est à la fois une passion, une demeure, un pays. Nous ne sommes pas autour ni à partir d'un territoire, d'un pays ou d'un passé. Nous sommes dans l'idée de fédérer des littératures, de soutenir des combats et de fournir au monde des réponses avancées par les femmes. C'est ça aussi notre objectif, que Lise a très bien décrit.

L'autre idée du Parlement consiste à libérer cette langue des pièges de la mémoire. Du passé et des frontières. Elle consiste à déconstruire les discours masculins qui en font généralement matière à soupçons. « Tribut de guerre », vous connaissez l'expression, ainsi que « legs du colonisateur ». Or, il s'agit pour nous, les écrivaines, de nous approprier cette langue, d'en faire notre première langue. Non pas première dans le temps. Plusieurs d'entre nous sont nées dans d'autres langues. Personnellement, je suis née dans la langue arabe. Le français a été pour moi une langue secondaire, mais je la considère désormais comme une première langue, première dans le regard qu'elle pose, que nous posons à travers elle, sur le monde. Première dans l'engagement envers les valeurs essentielles et la fidélité à nous-mêmes. Une langue qui ne nous trahit pas. Qui relaie ce que nous sommes au plus profond de nous-mêmes. Autrement dit, il faut sortir le français de son approche masculine et de sa dimension franco-française. Dans ce monde de mutation qui est le nôtre, il s'agit d'exposer le français à la multiplicité des

espaces, d'atténuer un passé de cette langue qui peut être perçu comme passif afin d'ouvrir la géographie du français vers d'autres lieux, vers d'autres horizons, vers d'autres questionnements. Alors pourquoi pas une autre maison, un autre horizon, justement, pour le français? Une autre aile. Dans les deux sens. L'aile de l'oiseau et l'aile d'une maison. Une aile qui abrite le concept, l'enrichit, le débarrasse du tête-à-tête hexagonal, en fait l'écrin de toutes les particularités du monde et le point d'émergence d'un discours féminin francophone. Un français au féminin. Une francophonie au féminin. Alors pourquoi pas le Québec? Le Québec, emblème d'un féminin francophone, cela peut séduire, et tenir, comme projet. Le Québec comme tentative de changer le contenu et la vision de la francophonie. Le Québec pour renflouer d'une énergie nouvelle le moteur de la francophonie. Voilà pourquoi nous sommes venues à Montréal.

Pendant cette rencontre<sup>2</sup> du Parlement des écrivaines francophones, on a soupçonné la langue d'être en danger ou même dangereuse, surtout si elle est parlée par des femmes, selon des conditions sociales, culturelles, littéraires, politiques fort variées.

« Écrire “Je suis une femme” est plein de conséquences », avait d'ailleurs déjà soutenu l'écrivaine Nicole Brossard. Car, décomplexée, nous savons cette langue des femmes capable de hardiesse et de conviction, de colère aussi. On pourra d'ailleurs la sentir comme un devoir, si l'on se fie à ce que m'a confié un jour l'écrivaine québécoise Marie-Hélène Voyer pour mon livre *Nos lieux de rencontres* (Nota bene, 2024), oui, la colère comme un devoir, « un amoureux devoir d'espérance ».

« On nous dit parfois que nous avons un monde à refaire. C'est peut-être vrai », soutenait Camus en 1945 au sortir de l'Occupation. Mais il ajoutait ceci, qui nous reste précieux : « Nous ne le referons que lorsque nous

2. Gérald Gaudet a pris la parole lors de la soirée d'ouverture à titre de président de l'Académie des lettres du Québec, principal partenaire de notre événement.

lui aurons donné un dictionnaire.» Partout aujourd'hui, nous ne pouvons que constater que la langue est mise à mal, que certains, au mépris des démocraties, des sociétés de droit, du bien-vivre ensemble, occupent de plus en plus massivement l'espace public en usurpant avec leur haine et leur ressentiment le sens des mots qui sont au cœur de ce qui fait notre humanité.

On a déjà parlé d'un devoir de mémoire, alors ne pourrions-nous pas parler d'un devoir de littérature ? Il y aurait avec la littérature un combat que nous mènerions ; nous aurions, grâce à elle, le courage d'une langue forte de ses subtilités et de ses doutes, de ses enthousiasmes et de ses soulèvements. Cette langue serait patiente, obstinée, active. Camus encore : « Notre monde n'a pas besoin d'âmes tièdes. Il a besoin de cœurs brûlants qui sachent faire à la modération sa juste place. »

Si la littérature supporte le réel, elle peut le trouver insupportable, ce réel, et le soulever, et s'en prendre à elle-même quand comme lui elle en arrive à s'installer dans ce qui la fige et la conforte. Hannah Arendt disait d'Eichmann qu'il était « incapable de prononcer une seule phrase qui ne fût pas un cliché ». Que nous soyons femmes ou hommes, nous savons que nous pouvons et devons, comme écrivaines et écrivains, protéger les possibilités de penser et de vivre selon les subtilités de la langue, pariant sur un monde que nous voulons encore habitable, capable de dialogue, de tendresse, d'amitié, de ferveur et de courage.

Je reprendrais Roland Barthes, qui nous proposait dans ses *Fragments d'un discours amoureux* d'« essayer de